

L'alimentation en système capitaliste : Surproduction, sous-alimentation, mal nutrition ...

Sur le plan de l'alimentation comme sur tant d'autres, la situation peut sembler paradoxale : l'agriculture des pays capitalistes développés est régulièrement en crise de surproduction, les supermarchés regorgent de produits, des cheptels (bovins, ovins) sont abattus ; la famine est endémique dans des dizaines de pays ; une partie de la population (de manière générale la plus pauvre) des pays capitalistes développés est malade, affectée d'obésité ; l'on s'inquiète de " *mal-bouffe* ", de " *vache folle* "...

Mais davantage que sur la " folie " de quelques vaches, c'est bien plutôt sur celle du mode de production qu'il convient de s'interroger : mode de production qui n'a pas d'autre nom que celui de capitalisme et dont la seule logique est celle de la recherche permanente du profit.

La logique meurtrière du profit

Pas plus aujourd'hui qu'hier les détenteurs du capital n'ont en vue de satisfaire les besoins sociaux de l'humanité. L'investissement capitaliste en Afrique en est un exemple clair. Le pillage effréné des ressources en matières premières (sous-sol, sol, fonds marins) et en force de travail humaine a des conséquences dramatiques pour les populations. Autre exemple, les raisons essentielles qui font des virus H.I.V. (Sida) le vecteur d'une quasi pandémie dans nombre de pays sont l'absence d'encadrement social et sanitaire. Les trusts de l'industrie pharmaceutique acharnés à la défense de leurs profits entravent, au nom de la " *propriété intellectuelle* " (sic !), la diffusion de médicaments à bas prix.

Baisse de la valeur de la force de travail

Si le terme " *mal-bouffe* " est récent, le problème n'est pas nouveau. Au XIXème siècle certains boulangers anglais ajoutaient de la sciure de bois à la farine. De même en 1905, les ouvriers américains se révoltèrent quand ils apprirent que des abattoirs mélangeaient au pâté des produits pour la dératization. Aujourd'hui une étude réalisée aux USA a montré la corrélation entre l'obésité et la consommation de " *sucrerie/soda* " au détriment des produits frais, fruits et légumes.

En fin de compte, se sont les prolétaires qui sont les premières victimes de la mauvaise alimentation. En 1847, Karl Marx notait : " *dans la société fondée sur la misère, les produits les plus misérables ont la prérogative de servir à l'usage du plus grand nombre* " (Misère de la philosophie).

La nourriture, l'alimentation quotidienne des travailleurs et de leur famille, sont un aspect essentiel de la reproduction de la force de travail ouvrière. L'intérêt du capital est que la valeur de cette force de travail soit réduite le plus possible (la limite étant que le prolétaire soit en état de produire jour après jour la plus value nécessaire au capital). La diminution du prix des aliments contribue à la baisse de la valeur de la force de travail.

Là est l'origine de ce que l'on nomme communément la " *mal-bouffe* ". L'alimentation comme l'éducation, sont des enjeux de la lutte des classes. Sur ce plan comme sur les autres on ne peut apporter de solutions aux maux qui assaillent la classe ouvrière et la jeunesse sans combattre pour le socialisme, pour l'abolition de la propriété privée des moyens de production, pour l'organisation de la production par et pour les producteurs eux-mêmes.

Les obstacles au combat

Famine, " *mal-bouffe* ", " *vache folle* " ... ces aspects de la gabegie capitaliste révoltent les travailleurs jeunes et moins jeunes, la jeunesse scolarisée et étudiante. Nombreux sont ceux qui cherchent à comprendre et à combattre la situation qui leur est imposée.

Mais cette recherche est entravée, confinée sur le strict terrain d'un aménagement prétendu possible du capitalisme (" *la régulation d'une mondialisation par trop sauvage* "). Une vaste coalition s'est formée : dirigeants du mouvement ouvrier (P.S., P.C.F., " extrême gauche ", dirigeants syndicaux) et idéologues bourgeois (écologistes divers et variés, ATTAC...) agitent une banderole au slogan en trompe l'œil : " *le monde n'est pas une marchandise* ".

Leurs positions sont éclectiques, parfois contradictoires.

Par exemple, la revendication élémentaire d'augmentation des salaires à un niveau suffisant pour permettre l'achat d'une nourriture correcte, de produits de meilleure qualité, est battue en brèche par ces mêmes partis et organisations quand ils sont au pouvoir comme le montre l'actuel gouvernement de la " gauche plurielle ".

On ne peut également revenir aux formes agricoles anciennes, ni même, à fortiori à l'époque de la chasse et de la cueillette. Quant à l'agriculture biologique, elle ne peut constituer une solution de rechange pour en finir avec des produits alimentaires de mauvaise qualité mais bien moins coûteux. Non seulement personne ne peut croire que la pollution par les pesticides s'arrête aux bords des champs bio mais en réalité la filière bio fut d'abord le moyen qu'ont trouvé certains agriculteurs pour tenter de survivre en développant une production mieux rémunérée.

L'agriculture bio, artisanale ou industrielle, raisonnée ou intensive, ne remet pas en cause le mode de production capitaliste fondée sur la propriété privée des moyens de production, y compris la propriété privée de la terre, ni l'exploitation capitaliste de la main d'œuvre. Et l'on voit maintenant apparaître de grandes exploitations dites biologiques qui produisent de manière intensive (avec de grandes superficies et de grands cheptels) et qui revêtent un label bio agréé par les grandes surfaces de distribution.

L'agriculture biologique offre aussi à ces entreprises de distributions la possibilité de réaliser un profit énorme puisque celles-ci s'octroient des marges bénéficiaires beaucoup plus importantes sur ce genre de ventes. Cette alimentation plus coûteuse reste inaccessible à l'immense majorité du prolétariat et de la jeunesse mais elle permet à certaines couches aisées de la population (notamment de la petite bourgeoisie urbaine) de se procurer une alimentation de moins mauvaise qualité.

Le capital épuise et la terre et l'homme

Parce que le secteur agricole participe de l'accumulation du capital et qu'il est soumis aux règles de fonctionnement du système capitaliste, les grandes industries agro-alimentaires cherchent les moyens les plus efficaces pour rentabiliser les exploitations.

Ainsi les OGM sont un moyen d'intensifier la production céréalière en introduisant des gènes capables de combattre les prédateurs et les maladies tout en limitant l'apport coûteux d'engrais chimiques. Il est probable que cette technique soit un progrès scientifique utilisable par l'humanité, mais aujourd'hui la recherche, les travaux et les expertises scientifiques sont totalement asservis au capital. A juste titre, travailleurs et jeunes s'inquiètent des conséquences négatives possibles. Ils n'ont aucune confiance dans les affirmations concernant la rationalité des expérimentations et leur innocuité.

Mais pour autant on ne peut revenir à une production agricole telle qu'elle existait avant le développement de la grande industrie et du capitalisme. La grande industrie a d'abord été un progrès, elle fait disparaître la petite paysannerie politiquement arriérée au profit du salariat et elle permet de développer considérablement les forces productives (moyens et procès). C'est ce qu'avait compris Karl Marx qui écrivait en particulier :

« *Dans la sphère de l'agriculture, la grande industrie agit plus révolutionnairement que partout ailleurs en ce sens qu'elle fait disparaître le paysan, le rempart de l'ancienne société, et lui substitue le salarié. Les besoins de transformation sociale et la lutte des classes sont ainsi ramenés dans les campagnes au même niveau que dans les villes. L'exploitation la plus routinière et la plus irrationnelle est remplacée par l'application technologique de la science (...)* ».

Mais en même temps, dans le cadre du système capitaliste, ce progrès ne peut se faire qu'au détriment des travailleurs et de la terre elle-même. C'est pourquoi Karl Marx poursuit :

« Dans l'agriculture moderne, de même que dans l'industrie des villes, l'accroissement de productivité et le rendement supérieur du travail s'achètent au prix de la destruction et du tarissement de la force de travail. En outre, chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol ; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité (...) La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : La terre et le travailleur. »

(K. Marx Le capital livre I tome II Editions sociales page 181)

Certains agriculteurs, à l'instar de José Bové, combattent les OGM. A quel titre le font-ils ? Sont-ils pour renverser le système capitaliste et mettre l'agriculture au service des masses laborieuses ? Que nenni ! Au contraire, sous couvert d'anti mondialisation, ils défendent mordicus les intérêts de l'industrie agro-alimentaire française face à ses concurrents européens et américains.

Dans le cadre des négociations de l'OMC (comme à Doha récemment) l'impérialisme américain veut en effet contraindre l'Union Européenne à supprimer les subventions à la " *production agricoles communautaire* ", l'agriculture française étant visée la première. Pasqua, Bové, Chirac, Jospin soutenus par les dirigeants des centrales syndicales ont tous le même objectif même s'ils divergent sur les moyens : défendre les intérêts de l'impérialisme français.

A tel point que Le Monde (22 juin 2000) pouvait titrer : « *Charles Pasqua juge " légitime " le combat de José Bové* » et indiquer plus loin : « *A propos du sommet de Seattle, M. Pasqua a même ajouté : " on ne remerciera jamais M. Bové d'avoir fait capoter tout ça. Mais surtout, apprêtez-vous à recommencer " »*. Parfaite illustration du " *dis-moi qui sont tes amis je te dirai qui tu es* ".

La seule voie pour assurer la satisfaction des besoins sociaux

Il faut dire sans détour : tant que le mode de production capitaliste ne sera pas balayé l'humanité est condamnée à la sous-alimentation et/ou à la malnutrition. La seule solution à la crise de l'alimentation passe par une totale réorganisation de la production agricole à l'échelle mondiale. L'agriculture, la recherche, les techniques doivent pouvoir être ordonnées, maîtrisées dans le seul but d'assurer la satisfaction des besoins immenses de la population de la planète, et sous son contrôle effectif.

Cela ne peut être réalisé sans avoir préalablement arraché des mains de ceux qui la détiennent la propriété privée de la terre, la propriété privée de l'ensemble des moyens de production. C'est cette propriété privée qui implique que tout soit ou puisse devenir " *marchandise* " (en premier lieu la force de travail humaine).